

## Ferenczi, les traumas et nous

Pierre Sabourin<sup>1</sup>

Sandor Ferenczi, prononcez : « Férentsi Chàndor », a rencontré Freud quand il avait 35 ans. Il était déjà très impliqué dans la vie intellectuelle et médicale de Budapest, comme psychiatre militant, publiant des articles comme *l'Amour dans la science, le Spiritisme*, et déjà il s'intéressait aux *erreurs de diagnostic...* ou à *l'influence des premières impressions*, à *la psychologie de l'amour* et aux déviances sexuelles. Il prenait le contre-pied des positions officielles, en soutenant par exemple que «...*l'homosexualité n'est pas préjudiciable à la société dans la mesure où l'on élimine les cas qui comportent : menaces, violences, outrages aux bonnes mœurs ou détournement de mineur de moins de 16 ans...* » C'est dire s'il avait déjà saisi l'importance de la pédophilie au regard de la loi. Enfin, en rompant avec les classifications ségrégatives très en vogue à l'époque, il donne une chance au langage médical et psychiatrique d'entrer dans un nouveau rapport avec la vérité du symptôme. Il critique les notions de neurasthénie mais surtout de *dégénérescence*, laquelle reviendra longtemps chez Freud de façon récurrente (en guise d'explication étiologique bien rassurante).

Orphelin de père à 15 ans, enthousiaste, franc-tireur, il était imprégné de poésie et des idées révolutionnaires de son père. Celui-ci, Bernath Fränkel, devenu libraire, avait changé son nom juif en un patronyme hongrois, mais avec un i à la fin (et non pas un Y trop évocateur de l'arrogante noblesse). Ses raisons : l'antisémitisme et aussi le patriotisme car il avait été un combattant volontaire de l'insurrection de 1848. Alexandre, c'est-à-dire Sándor, son huitième enfant, subversif lui même quant à l'ordre établi et aux valeurs culturelles figées de l'Empire Austro-Hongrois, ayant tout lu de la littérature psychanalytique, était particulièrement prêt pour partir à Vienne en Janvier 1908 et faire la grande rencontre de sa vie : Sigmund Freud.

---

<sup>1</sup> Psychanalyste, IV<sup>ème</sup> Groupe (O.P.L.F.), 4 Villa Boërs, 75019 Paris.

Tout le monde ici connaît l'essentiel de sa vie amoureuse difficile et anxieuse dont il a beaucoup parlé et tout psychanalyste a travaillé avec son œuvre protéiforme tant dans ses textes les plus classiques allant de *Transfert et introjection* et des textes fondateurs de l'IPA en 1910 que *Thalassa, Katastrofak*. On connaît bien l'exemple paradigmatique de l'abus sexuel, *Arpad le petit-homme coq*, prélude avant 14 de ce qui se développera à la fin de sa vie dans la célèbre *Confusion des langues entre les adultes et l'enfant*. Sont appréciées également ses *techniques actives*, leurs *indications et contre indications*, *l'élasticité dans la technique analytique*, *le principe de relaxation et la néocatharsis*, *l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*, et tant d'autres aperçus fulgurants sur le contre transfert et ce qui deviendra la psychosomatique ainsi que ses *réflexions sur le traumatisme...*

Peut-être certains ne connaissent-ils pas encore la face cachée de *Confusion des langues*, (langage de la tendresse, langage de la passion), c'est-à-dire le *Journal clinique* posthume (publié en 1985, soit plus de cinquante ans après avoir été écrit) et peut-être certains hésitent-ils encore à se lancer dans la lecture des trois tomes de la *Correspondance* entre Freud et lui, laquelle pourtant donne un éclairage nouveau sur les malveillances interprétatives de Jones. A ce propos le numéro 177 de la revue du *Coq héron* offre un florilège de lettres entre plusieurs de ceux qui ont connu Ferenczi à cette époque (Erich Fromm, Clara Thompson ; Izette de Forest et, bien sûr, Michael Balint), qui démonte avec précision cet épisode révisionniste de l'histoire de la psychanalyse.

Dans cet exceptionnel *Journal*, traduit, j'y insiste, sans la moindre amputation de phrase, et dans cette *Correspondance* intégrale entre Freud et lui, publiée en l'an 2000 sans la moindre soustraction, se trouvent les clefs pour apprécier la formule de Vladimir Granoff énoncée en 1958, dans *Faux problème et vrai malentendu* : « *Dire que Ferenczi a été l'élève préféré de Freud est une interprétation fautive. Il a été le seul* »... Et en commentant la notice nécrologique de Ferenczi écrite par Freud où vous savez que Freud conclut : « *Il n'est pas pensable que l'histoire de notre science le laisse tomber dans l'oubli* »... Granoff poursuit en écrivant : « *Je hasarderai une opinion*

et dirai que Ferenczi EST cette histoire ; qu'aussi bien elle l'a oublié, mais qu'elle n'a jamais cessé de le revivre. Si Freud a inventé la psychanalyse c'est Ferenczi qui a fait la psychanalyse ».

Mais quelle nécrologie Freud le Sultan n'a-t-il pas faite à son Grand Vizir mort avant lui ?!!... Des éloges, certes, et Freud lui réserve une part de ses propres élaborations lors de ses conférences américaines, les *Cinq leçons*, bien sûr. Freud évoque les grandes théorisations de Ferenczi qu'il salue en passant comme un maître : « *la plupart de ses travaux font de tous les analystes ses élèves...* » Mais l'ambivalence des souhaits de mort s'impose à Freud du fait de cette nuance stylistique en référence à la susceptibilité d'un Sultan qui voudrait connaître l'avenir... Métaphore évidente chez Freud de sa propre inquiétude sur la date de sa mort et sur l'avenir du Mouvement... « *Tu seras heureux car il est écrit dans les étoiles que tu verras mourir avant toi tous tes proches* » dit le premier des magies consulté... Il est exécuté . En effet transparaît dans cette formulation une réalisation active d'un désir de mort vis-à-vis de sa famille de la part du Sultan lui-même. « *Tu seras heureux et tu survivras à tous tes proches* » dit l'autre mage. Il est récompensé car, par cette esquive subtile le sujet inconscient du Sultan n'est pas mis en cause. Voilà l'humour noir de Freud, puisque la mort de Ferenczi lui fait penser, il l'écrit, au décès de cet autre élève brillant et mort, lui aussi, avant Freud, Karl Abraham.

En fait de mort ou d'assassinat on pourrait dire que si Freud est capable d'en plaisanter avec un certain cynisme, sur un mode fort différent de sa réaction de rejet à la mort par suicide de Victor Tausk, cet autre jeune élève si brillant, (voir *Animal, mon frère, toi*, de Roazen) c'est le Freudisme d'après guerre qui s'est chargé d'exécuter Ferenczi suivant la technique bien rodée de toutes les organisations orthodoxes, donc dictatoriales ; non pas comme vipère lubrique mais comme malade mental, tout en piratant ses idées, sans toujours le dire... (Jones écrit au Dr Magoun à propos de la Conférence qu'allait lire Ferenczi au Congrès de Wiesbaden en 32, cette fameuse *Confusion des langues* : « *Le président du Congrès a refusé d'accepter ce texte, très nettement celui d'un PSYCHOPATHE, et c'est seulement sur mon intervention qu'il a finalement été accepté* ».

(*Le Coq Héron* 177, p. 100.) Dans la même lettre, Jones écrit que « la lecture de cette conférence pouvait nuire à sa réputation ». Comme quoi l'ambivalence est ici à son comble et va entraîner des prises de positions multiples dont on peut aujourd'hui mesurer encore les dégâts collatéraux.

D'abord on devrait s'interroger sur les raisons des censures de Freud par sa fille, censures des textes des origines qui visent à une *purification idéologique*, une épuration. *La Naissance de la psychanalyse*, elle-même, lettres de Freud à Fliess éditée en France par les PUF en 1956, publiée par Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris, supporte mal la comparaison avec l'édition *complète* des lettres entre Freud et Fliess traduites et éditées à Londres et aux USA par J. M. Masson en 1985. Il y a tellement de coupures intensives et mutilantes pour lire les compte-rendus cliniques de Freud lui même que cela donne le vertige. Ne serait-ce pas un puritanisme expansif qui aurait jugé traumatisantes pour le lecteur ainsi infantilisé, les histoires scabreuses des patientes de Freud; *Mes cochonneries*, (Schweinereien), comme Freud qualifie lui même ces situations d'inceste et de torture d'enfant dans ses récits cliniques...

Ensuite chez Gallimard en 1966, un recueil très sélectif de *Correspondance* de Freud, aurait pu en partie rectifier la position des censures précédentes, mais non, c'est un peu plus de la même chose. Maintenant, c'est sur une des rares lettres de *Freud à Ferenczi* que la censure poursuit son œuvre de désinformation. Ces lettres, inconnues de tous à cette époque, sont choisies et présentées par Ernst Freud, le fils, qui essaye de se justifier dans la préface... Ce ne sont plus des cas cliniques de Freud trop obscènes qui sont éliminés comme dans les lettres Freud-Fliess, cette fois c'est la position de Freud par rapport au travail de Ferenczi sur le traumatisme. Le caviardage est signalé par les trois petits points noirs entre crochets. Le passage en question comporte trois phrases que j'ai découvertes avec l'aide de Judith Dupont qui à l'époque, 1982, avait fait un compte-rendu synthétique de toute la correspondance Freud-Ferenczi, en Français, très utile par rapport au texte allemand dactylographié par Balint. Souvenir personnel, en préparant mon propre travail *Paladin et grand vizir secret*, je me souviens de plusieurs rencontres avec Maria Torok, rue

de Sèvres, où nous avons découvert ensemble ces phrases de Freud inconnues dans ces lettres censurées. C'est l'abus de pouvoir de l'idéologie quand il s'agit de sauver par tous les moyens, une fiction, une légende sanctifiée, une figure paternelle idéalisée.

Voici ce passage (16 09 30) : « Vos nouvelles idées ébauchées sur **la fragmentation traumatique** de la vie psychique me semblent très inspirées et posséder quelque chose des grands traits caractéristiques de la Génital théorie. Seulement je pense que, considérant l'extraordinaire activité synthétique du Moi, on ne peut guère parler de trauma sans traiter en même temps de **la cicatrisation réactionnelle**. C'est bien cette dernière qui est visible pour nous, **les traumas nous devons les déduire** ». Fin du caviardage.

On voit bien la résonance avec les mots de Ferenczi Jumeau intérieur, et Tératome, de l'atomisation après commotion psychique comme de la prise en compte du danger de mort RÉEL ou SUPPOSÉ, c'est à dire les menaces de mort vécues par un enfant. Les résonances avec l'œuvre de Maria Torok et Nicolas Abraham sont patentes : l'incorporation, les deuils impossibles, les cryptonymies et les fantômes. Souhaitons que cette notion de **déduction** indiquée par Freud ne reste pas la lettre morte qu'elle serait devenue si l'orthodoxie l'avait ensevelie définitivement, quand l'adulte nous parle de ses traumatismes sexuels précoces, dont il est quelquefois à peine conscient, et qu'il va reproduire sur un mode de perversion démultiplié. Souhaitons encore que la mémoire nous revienne quant à la place créative de Ferenczi, décrit un jour par Lacan sur ce mode superlatif comme « Le scrutateur le plus rigoureux des concepts » et « le plus authentique interrogateur de sa fonction de thérapeute ». En effet, pour nous aujourd'hui, les dérives de l'orthodoxie et les compromissions sont toujours possibles avec le pouvoir d'état, donc restons vigilants, En bref le message est simple : quand la réalité historique des traumatismes est bafouée, toutes les dérives sont à craindre. Il s'agit « d'une sous-estimation de la réalité et d'une surestimation du fantasme ».